2

TRACES

DU

MAGNÉTISME.

A LA HAYE.

1784.

TRACES

DU

MAGNÉTISME.

La France atteint à la virilité ; c'eſt l'âge de la force, de la raiſon & des lumières : les ténèbres de l'ignorance ſont diſſipées ; nos cercles ne ſont plus formés par des êtres légers & futiles, que des bagatelles entraînent, tranſportent & conduiſent au délire. Une certaine maturité règle nos démarches. Si l'enthouſiaſme naît, même chez nos femmes, ce n'eſt plus pour des Pantins, pour des Baladins & des Danſeurs : le Cabinet d'un Phyſicien, les Fournaux d'un Chymiſte, l'Attelier même d'un Anatomiſte, ſont les objets qui les appellent. Leurs tablettes, autrefois chargées des Madrigaux langoureux & fades de nos Poëtes, des noms vieillis des Chaulieu, des Chapelle & des Sarazin, ſe parent de ceux de Montgolfier, de Sage, de Prieſtley, de Sauſſure & d'Ingenauſen. Nous avons fait bien des progrès, & nous avançons à grands pas dans la carrière des vraies connoiſſances.

La Philoſophie mathématique dont l'eſprit ſec & rétreci ne calcule qu'avec peſanteur un petit nombre de vérités ;

qui, ſemblable au limaçon, porte ſes yeux ſur tous les objets qui ſont à ſix lignes à la ronde, capable de tracer la marche d'une tortue, mais jamais de ſuivre le vol d'un aigle; la Philoſophie, dis-je, perd ſon crédit.

L'obſervation des phénomènes de la Nature, l'étude des agens qui la meuvent, un coup-d'œil étendu ſur les découvertes incroyables qui ſe multiplient depuis dix ans; une reviſion de ces opinions qu'on avoit cru bizarres, parce que des ſages les avoient par prudence enſevelies dans de gros livres; l'activité qui devoit ſuivre un ſiècle de repos & de ſtupeur; les phénomènes de l'Electricité approfondis, la transformation des élémens, les airs décompoſés & connus, les rayons du Soleil condenſés, l'air que l'audace humaine oſe parcourir, mille autres phénomènes enfin ont prodigieuſement étendu la ſphère de nos connoiſſances. Qui ſait juſqu'où nous pouvons aller? quel mortel oſeroit preſcrire des bornes à l'eſprit humain, & déterminer quelles ſeront ſes forces quand il aura rapproché tant de moyens épars? A l'aide de la moindre étincelle & d'un conducteur, nous pouvons incendier le Palais du Grand-Seigneur, dans un inſtant indiviſible; nos paratonnerres rendent au réſervoir commun l'énorme quantité de matière électrique dont un nuage étoit chargé; des métamorphoſes plus étonnantes que celles des anciens Magiciens s'opèrent ſous nos yeux, & rendent vraiſemblables celles que l'Antiquité nous rapporte. Nous avons réaliſé les prétendus menſonges des Architas, des Albert & des Archimède. Nous faiſons voler des hommes, parler des têtes d'airain & brûler des corps par des miroirs à des diſtances conſidérables. Nous rendons la vie à des morts; la rage, la peſte, tous les fléaux morbifiques cèdent au fluide univerſel, & l'ignorant oſe encore douter!

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir, Peuple ingrat!

Puiſſe la vérité ſe faire entendre, puiſſe le travail que je me propoſe ramener les eſprits; puiſſe la prodigieuſe quantité d'autorités que je vais raſſembler, diſpoſer le public à cette croyance bienveillante que le Meſmériſme a droit de prétendre; puiſſe-t-il enfin, par des éloges, par des préſens, par des ſtatues, encourager, récompenſer, porter au ciel celui par qui le monde va recevoir un nouvel être, & mériter que de nouveaux génies ſe ſacrifient pour l'éclairer.

Je n'ai jamais vu M. Meſmer; mais ſes ſecrets me ſont connus. Ses Ecoliers l'aiment & le careſſent : tel un enfant à qui ſa mère donne la vie, eſſaie de la payer par un ſourire. Ses ennemis le dénigrent, le calomnient, le perſécutent; de prétendus Savans déclament contre lui dans tous les cercles, ignorans qui ne ſavent pas juſqu'où peut aller la Nature & celui qui devine ſes moyens. Si leurs cris pouvoient pénétrer juſquaux Grands du Royaume, ſi leurs déclamations pouvoient s'élever juſqu'aux Miniſtres, s'ils avoient le moindre crédit, on verroit ſe renouveller les perſécutions qu'on a jadis fait eſſuyer aux petis Prophêtes des Sévennes, aux adorateurs du bienheureux Pâris; on verroit peut-être le grand Meſmer expirer comme le grand Douban. Le Roi de Zouman, dans la Perſe, étoit couvert d'une lèpre qui réſiſtoit à tous les efforts des Médecins de ſon Empire, & même aux doctes d'Iſpahan qu'il avoit fait appeller. Douban ſe préſente à la Cour, & promet au Roi de le guérir en lui faiſant toucher le manche d'une raquette. Le Roi *fue*, la lèpre diſparoît; Douban eſt comblé de richeſſes. Le Grand-Viſir, ſéduit par les Médecins de Zouman, perſuade à Sa Majeſté que ſa ſanté

apparente eſt l'effet d'un poiſon lent. Sur cette accuſation, on arrête le Médecin magnétique ; & ſans écouter ſa juſtification, on lui fait trancher la tête.

L'art de M. Meſmer, connu dans tous les tems & dans tous les climats, mais toujours pratiqué dans le ſilence & dans l'obſcurité, parce qu'il faut un ſiècle de lumière pour oſer être inſtruit ſans ſe cacher, n'a laiſſé pour le vulgaire que de foibles traces de ſon exiſtence. On ne peut en parler que comme des myſtères des Prêtres Egyptiens : quelques connoiſſances que je puiſſe en avoir ; des raiſons que je tairai, m'empêchent de le dévoiler. Cet art dans lequel M. Meſmer fait les premiers pas, eſt loin du point qu'il doit atteindre. Celui qui ſentit la première étincelle électrique, ne devina pas ce qu'eſt & ſur-tout ce que doit être l'Electricité. M. Meſmer connoît le magnétiſme, comme le premier Pâtre qui ſouffla dans un roſeau connut la Muſique. Ne doutez pas pourtant des prodiges qu'il peut opérer ; c'eſt dans l'enfance de la Poéſie qu'Orphée, Linus & les Poètes Erſes produiſirent les effets incroyables qu'on prête à leurs chanſons.

On ne pourroit ſaiſir les analogies que je vais offrir à l'eſprit de mes Lecteurs, ſi je ne donnois quelques détails ſur les pratiques extérieures & ſur quelques principes de M. Meſmer.

A l'aide d'une verge de fer qui plonge dans un baquet, d'une corde qui lie diverſement les êtres qui l'entourent ; à l'aide des émanations magnétiques, ſoit du doigt, ſoit d'un bâton de fer pointu, M. Meſmer dirige un fluide perceptible, au toucher, même à la vue : il ſe manifeſte par la chaleur ou par un léger friſſonnement. Son effet eſt nul ſur certains êtres ; il donne des convulſions à d'autres ; il fait pleurer, rire, éclater, il tranſporte, il agite,

il renverſe, il égaie, il remue toutes les puiſſances de l'ame, dénoue le corps, l'allège, détruit ſes obſtructions, dégorge ſes canaux, rétablit l'équilibre de ſes fluides, &c.

La Muſique en général, l'Harmonica ſur-tout, dont les ſons ont plus d'analogie avec nos nerfs qu'aucun autre inſtrument, eſt un des moyens de M. Meſmer.

Il magnétiſe le ſiége que vous avez choiſi, le vaſe dans lequel vous buvez, l'habit que vous allez porter, l'arbre qui vous prête ſon ombre, la fleur dont la couleur vous ſéduit.

Il vous cauſe à volonté des émotions voluptueuſes ou déchirantes; il pourroit ſuſpendre vos facultés, les multiplier ou les détruire.

Il ſe pénètre de magnétiſme, le communique à des barres métalliques, ſoit par frottement, ſoit par attraction, & peut le tranſmettre ſans un toucher immédiat. Il doit connoître les rapports des parties correſpondantes de nos articulations, les effets des différens ſons ſur notre ame, & s'aider même de l'inconcevable puiſſance de l'imagination ſur les ſens.

Il connoît l'exiſtence d'un fluide univerſel, cinquième ou ſeul élément, puiſqu'il modifie tout; il ſait que tout eſt lié, que tout ſe tient dans la Nature, & que le plus foible inſecte touche à l'étoile Sirius, puiſqu'il a la perception phyſique de la lumière de cet aſtre. Il ſait que le plus ou moins de diſtance du foyer commun change les qualités des différens corps céleſtes; que leurs émanations inviſibles ſont perceptibles à l'intelligence & même aux ſens exercés, comme la lumière l'eſt à nos yeux; qu'on peut les rapprocher, les condenſer, & les fixer.

Il n'ignore pas (je le ſuppoſe) que la marche de ces aſtres, leurs vertus, leur éclat dépendent de ce fluide

qu'il étudie; que cette chaleur, que l'ignorant croit être le fruit d'un feu central qui ne pourroit ſubſiſter ſans aliment & ſans air, n'eſt que le réſultat d'un effet magnétique.

Le mouvement, la lumière, l'attraction, la ſympathie, l'amour, la haine, la raiſon, l'eſprit & le génie, la vie, tout enfin, eſt, pour le Médecin magnétique, une combinaiſon accidentelle de ce fluide, qu'on peut diriger & conduire. Eſt-il dans l'Univers un plus ſublime emploi?

Que la foibleſſe humaine n'effraie pas les imaginations froides ou timides; les étonnans effets que nous connoiſſons, & qui ſe paſſent ſous nos yeux, la rapidité incommenſurable de la commotion électrique, la force qui fait graviter les corps à des diſtances infinies, la goutte imperceptible de venin qu'un ſerpent inſinue dans nos veines, qui glace notre ſang, & nous décompoſe dans un inſtant. Les plus grands effets produits, par ce que les Anciens nommoient des qualités; mot par lequel ils vouloient déſigner le point où la matière eſt tellement atténuée, qu'elle échappe à tous nos ſens : tout doit nous conduire par analogie à la puiſſance inconcevable que l'homme inſtruit peut acquérir ſur les élémens & ſur la Nature.

Ce long préambule étoit néceſſaire à mes Lecteurs, & peut-être à M. Meſmer lui-même; j'ai dit tout ce que la raiſon me permet de dire ſur le Magnétiſme : mon Projet eſt d'indiquer ſes traces chez les Anciens, chez tous les Peuples, & dans tous les climats.

L'envie d'être utile à M. Meſmer, & de favoriſer ſes progrès, m'empêche de donner à cet Ouvrage toute l'étendue que je pourrois lui donner. L'ignorance de la Phyſique a été de tous tems une des principales cauſes de la

ſuperſtition : qui doute que nos Pères n'aient imaginé les Dieux pour expliquer les effets de la Nature, dont ils ne pouvoient deviner la cauſe. Les Indiens, les Nègres, une partie de la terre adore encore les vents, les trumbes, les ouragans & les volcans : ce ſont ces accidens que les Anciens adoroient ſous les noms d'Eole, de Jupiter, de Vulcain, &c.

Par une ſuite de cette ignorance, ils ont dû diviniſer ceux auxquels ils ont vu produire des effets extraordinaires. Mais comme l'idée des génies bienfaiſans & malfaiſans, naquit à-peu-près dans le même moment, tel homme inſtruit fut placé ſur l'Autel, tel homme inſtruit fut traîné ſur l'échafaud. Les Charlatans hardis réuſſirent; les autres furent obligés de ſe cacher, d'enſevelir leurs connoiſſances ſous des allégories, de les expliquer à leurs Diſciples, ou dans des antres, ou dans le fond des forêts; c'eſt ce que firent les Brachmanes, les Gimnoſophiſtes, &c. Les livres, ou la doctrine de ces Sages nous ſont preſqu'inconnus; quelques fragmens nous en ont été conſervés dans les Philoſophes Grecs & Latins : une centaine de leurs maximes & de leurs ſecrets ſe trouvent dans quelques livres infiniment rares. Mais peu de gens les reconnoiſſent à côté du bavardage myſtique, des pratiques enfantines des Alchind, des Geber, des Th. Bungey, des Georges Ripley, des Venius, & de tant d'autres.

Je vais pourtant rapprocher quelques principes répandus dans leurs Ouvrages, & citer des faits dont ils appuient leurs ſyſtêmes.

Les Brachmanes, du tems d'Apollonius, admettoient cinq élémens; la terre, l'eau, l'air & le feu; le cinquième étoit une matière ſubtile & déliée, de laquelle étoient faits les Dieux & les Génies. Les larves & les lémures

des Egyptiens, des Grecs & des Romains, l'ame de l'homme, ſuivant leur ſyſtême, étoient auſſi compoſés d'une ſubſtance matérielle, légère, impalpable, inviſible; mais ſuſceptible d'éprouver des ſenſations.

On connoît le ſyſtême de Pytagore, qui peuploit l'air de millions d'eſprits, de la nature des larves, s'occupant à régir le monde & les corps céleſtes; c'eſt avec le ſecours de ces êtres rapides comme la penſée, que les ſages Anciens ont produit des effets incroyables à notre foibleſſe. Ce nombre infini d'agens, prêts à leur obéir, voiloient la clarté du ſoleil, faiſoient pâlir la lune, écrivoient ſur ſon diſque des caractères qu'on vouloit faire lire d'un bout de la terre à l'autre, dirigeoient les vents & la foudre, guidoient les corps céleſtes, raſſembloient leurs influences, & les ayant réunies dans des foyers, qu'on nomma Taliſmans, Philactères, & Abraxas, ils préſervèrent de tout danger, chaſsèrent la peſte, métamorphosèrent les métaux, formèrent les cicognes de Virgile, le bâton d'Abaris, l'anneau de Gigès, & tant d'autres merveilles que les découvertes modernes commencent à rendre moins invraiſemblables. Ces idées anciennes ne ſe ſont pas entièrement perdues; dans les derniers ſiècles elles exiſtoient avec plus d'ordre & de récherche. Des gens inſtruits ont pouſſé les connoiſſances de la Science occulte, juſqu'à déterminer les différentes qualités, la forme du gouvernement de ces démons, larves, eſprits ou lémures. Jean Wier, dans ſon Livre des preſtiges, fait monter leur nombre à ſept millions quatre cents cinq mille neuf cents vingt-ſix. Ils ſont commandés par ſoixante & douze Princes, dont il donne les noms, les ſurnoms, & dont il fait connoître les qualités & le caractère.

Il me paroît évident que les Anciens appelloient eſprit,

ce que nous nommons Magnétiſme. Les travaux de leurs Génies ſont les mêmes que ceux de notre fluide univerſel; & la ſuite de cet Ouvrage le démontrera d'une manière invincible.

Apollonius, voyageant chez les Brachmanes, étudia leur doctrine, & profita ſur-tout des leçons d'Iarchas, leur Chef. Ce dernier lui fit voir un puits, large de quatre pas, ſur lequel les Indiens craignoient de ſe parjurer. Il étoit fermé de deux portes; en ouvrant l'une, des vapeurs s'en élevoient, couvroient le Ciel, fondoient en pluie, & ranimoient la terre deſſéchée; l'autre laiſſoit échapper des vents rapides, qui balayoient l'atmoſphère, & rendoient au Ciel ſa ſérénité. Ces deux effets, atteſtés par Damis & Philoſtrate, ne peuvent guère être rejettés que par un Pyrrhoniſme outré.

Ce fut chez les Indiens célèbres, qu'Apollonius apprit qu'il exiſtoit un cinquième élément, nommé l'Æther, dont les Génies & les Divinités étoient formés; & que le monde eſt un animal mâle & femelle, qui, par lui-même, enfante & produit tout. Il reçut d'eux ſept anneaux conſtellés, ſur leſquels étoient écrites des choſes merveilleuſes, ſur la puiſſance des Aſtres, & la combinaiſon des élémens. Il eſt conſtant, dit Porphyre, (*Lib. de reſponſis.*) que les Mages converſoient avec les Démons, & recevoient d'eux des conſeils & des ſecours. St. Cyprien, dans ſon Livre ſur les Idoles, écrit que les Démons ſe plaiſent dans les Statues & les Taliſmans. C'eſt de là, dit ce grand Saint, qu'ils trompent nos eſprits, troublent notre ſommeil, s'emparent de nos corps, contractent nos membres, détruiſent notre ſanté, engendrent les maladies, inſpirent les Prophêtes, &c.

Les tranſports au cerveau, la folie, le déſordre de l'eſprit,

de l'imagination, les paſſions déſordonnées, les convulſions même de la Pithie, qu'une émanation terreſtre déterminoit, ne ſont que ce que les Anciens nommoient poſſeſſions, & que nous devons nommer aberrations du fluide univerſel. Si l'on avoit beſoin de détails pour adopter cette façon de penſer, qu'on ſuive les malades de M. Meſmer, on les verra comme la Prophéteſſe Delphique, s'agiter d'une manière convulſive. Ils ſont comme elle, tantôt plongés dans un profond ſilence, tantôt comme elle, ils font entendre des cris & des hurlemens. Une certaine ſympathie les attache au baquet; la crainte d'une trop forte émotion les en éloigne : ainſi, ceux qu'un démon obsède, pâtiſſent ſous la main du miniſtre, ou ſous l'eau ſalutaire qui doit les délivrer.

L'étude de la Nature & de ſes ſecrets, trop négligée, eſt la cauſe de notre ignorance, & par conſéquent de ce ton tranchant & léger, qui nous fait rejetter avec ſuffiſance & mépris les vérités qui ſortent de notre petite ſphère. Les Gimnoſophiſtes, les Brachmanes, les Mages, les Druides & les Prêtres Egyptiens, premiers contemplateurs de la Nature & de ſes ſecrets, qui nous ſoient connus, avoient ſemé des vérités ſur la terre. On ſait que les Brames, entr'autres, furent tellement frappés des merveilles de l'Univers, qu'ils négligèrent le ſoin de le peupler; & que pour les arracher à leur contemplation, Vichnou fut obligé de créer la concupiſcence. On connoît les prodiges que l'étude de la Nature faiſoit opérer aux Gimnoſophiſtes. On ſe ſouvient du ſage Theſpion, qui fit incliner un arbre magnétiſé devant Apollonius de Tyane, & lui fit même prononcer, d'une voix touchante, le nom de ce grand homme. Perſonne n'ignore les merveilles opérées par Zoroaſtre, Othin, Trophonius, Séra-

pis, Branchus, & par la belle Hirtia, fille de Séſoſtris, & par la Lemnienne Polixo. Les lumières raſſemblées par ces Sages, furent apportées dans la Grèce par Cadmus, Inachus & Pytagore; Orphée les répandit dans la Trace; Mélampus à Argis; Trophonius en Béotie; Minos en Crète : les premiers Poètes Philoſophes, en étoient pénétrés. Mais l'eſprit ſyſtématique qu'Ariſtote & ſes Diſciples introduiſirent dans la Grèce, fit abandonner l'étude de la Nature. Ils ſubſtituèrent des raiſonnemens ſubtils à des expériences, les abſtractions d'une métaphyſique obſcure, & les rêveries de la dialectique aux vérités que l'étude de la matière avoit appriſes à leurs Prédéceſſeurs.

Quelques bons eſprits, dans tous les tems, voulurent ramener leurs Compatriotes aux vrais principes. Un grand Philoſophe ſoutint que l'homme n'étoit né que pour contempler l'Univers & ſa marche. Cicéron (*Lib.* 2, *de nat. Deor.*) dit à Criſippe que le Philoſophe doit obſerver la Nature, comme le bœuf doit labourer, comme le chien doit garder & défendre ſon Maître, comme le courſier doit traîner un char. Dans les ſiècles poſtérieurs quelques Arabes, pluſieurs Allemands, un grand nombre de François, s'occupèrent à l'étude, qu'on appelle encore magie, ſans donner à ce mot ſa véritable acception. Science, dit Pline, » qui ſut ſe prévaloir de ce que les trois Sciences, » les plus eſtimées dans le monde, ont de grand & de mer» veilleux. Née de la Médecine, elle s'en étoit ſervi pour s'in» ſinuer dans les eſprits, ſous prétexte de donner des remedes » plus efficaces. L'Aſtrologie lui fournit les moyens de faire » croire aux hommes curieux de l'avenir, qu'elle voyoit » dans le Ciel tout ce qui leur devoit arriver; & pour » mieux captiver encore les eſprits, elle s'appropria ce que » la Théologie & la Religion ont de ſplendeur & d'auto-

» rité «. Dans les derniers tems de notre ère, on perſécuta ceux qui s'adonnèrent à la Science par excellence. Ils furent obligés de cacher leurs principes & leurs opérations; & comme le propre de l'homme eſt d'abuſer des choſes les plus ſacrées, par des ſecrets dérobés, & des pratiques obſcures, des Charlatans trompèrent, ſéduiſirent, commirent des atrocités, contre leſquelles la Religion & la Juſtice ſévirent : on les pendit; on les brûla; ils furent fouettés, exilés, avec raiſon, comme criminels; à tort comme magiciens. Deſcartes, malgré ſon imagination & ſon génie, trompé par des êtres ſubalternes & par des chimères qui le révoltèrent, alla trop loin; il frappa ſur l'innocent comme ſur le coupable. Il ne ſe contenta pas de proſcrire ce que nous nommons Sorciers, il proſcrivit auſſi les Sages; accidens, qualités, vertus occultes, attractions, ſympathies, antipathies, furent rejettées par ce grand homme. Il nous éloigna pour quelque tems du vrai chemin, que les Mathématiciens modernes anéantirent. Le ſage Freret, qui prévoyoit les révolutions que ces derniers alloient opérer, diſoit, en 1724 : » Je connois en quoi » conſiſte l'excellence des Mathématiques; mais je ne ſais » par quelle fatalité ces Sciences, ſi utiles & ſi néceſſaires » pour régler nos connoiſſances, non-ſeulement ne ſont » d'aucun uſage pour les étendre & pour diriger notre con- » duite dans les occaſions pratiques, mais peuvent même » quelquefois devenir dangereuſes, lorſque des eſprits trop » ardens les veulent appliquer aux matières qui n'y ſont point » aſſujetties «. --- Enfin, l'effet des eſprits froids qui détruiſirent ſans élever, qui refroidirent nos ames & ralentirent les travaux de l'imagination, commence à ſe détruire. L'étude de l'Hiſtoire Naturelle, de la Phyſique, de la Chymie, ſe ſuit avec ardeur, & des Sages plus

ſubtils travaillent dans le ſilence. Notre ſiècle va marquer par une révolution d'autant plus avantageuſe, que le repos des Nations & l'Imprimerie, nous mettent à même de conſerver & d'augmenter le dépôt ſacré de nos lumières & de nos connoiſſances. Les déciſions tranchantes de notre prétendue raiſon, anéanties par certains faits inconteſtables, qui ne ſont pas au-deſſus de ſa foible portée, n'arrêteront plus les efforts du Génie; & nous dirons avec le ſavant Evêque d'Avranches. (*Trait. phil. de la foib. de l'eſprit humain*). » Quelque raiſonnement que l'on puiſſe » faire pour défendre la raiſon, c'eſt une production de » la raiſon : or, la raiſon ne peut rien produire qui ſoit » entièrement certain; donc quelques preuves que nous » puiſſions inventer pour défendre la certitude de la raiſon, » elle ſera incertaine ".

Ce ſage principe oublié, détruit, pour ainſi dire, par la Science Mathématique, qui, faite à ſes certitudes, n'admet que ce qu'on lui démontre, fut la baſe de la Philoſophie de tous les Savans du monde, depuis Anacharſis juſqu'à Carnéade; Anaxarque & Pyrron le puisèrent chez les Mages & les Gymnoſophiſtes, au rapport de Diogène Laërce. (*In Pyrrhon*). On le retrouve en Turquie, chez la Secte qu'on nomme Haïretis (les Etonnés). Les Eſſéniens, les Saboréens, chez les Juifs, ſoutiennent que tous les hommes réunis ne peuvent parvenir à la connoiſſance de la vérité. Et ces Arabes, que les Juifs nomment Médabbérims (c'eſt-à-dire Logiciens) rejettoient même la vérité des démonſtrations Géométriques.

Les petits Déclamateurs qui déchirent M. Meſmer & ceux qui comme lui travaillent à connoître la Nature ſous ſes grands rapports; minces Obſervateurs d'une mouche ou d'une pierre, qui s'extaſient ſur l'aile d'un

papillon & ſe pâment devant une coquille, comme Blondel devant la colonne de Jean Gougeon; reſſemblent à ce Peuple Juif, qui, malgré le ſerpent d'airain, la baguette de Moyſe, la colonne de feu qui les guidoit la nuit ne croyoit point aux miracles de leur Légiſlateur. En vain élevoit-il les bras au Ciel *pour appeller l'influence victorieuſe;* en vain faiſoit-il couler dans des déſerts arides les flots d'une eau fraîche & limpide; en vain le ſon des trompettes faiſoit-il tomber les murs de Jéricho, rien ne pouvoit convaincre & corriger le Peuple ingrat & ſtupide qu'il conduiſoit.

Ceux que des faits ne perſuadent pas ſont difficilement ſéduits par des raiſonnemens. Je prévois donc que ce petit Ouvrage ne produira pas de grands effets ſur les incrédules; puiſſe-t-il être utile à ceux qui croient! C'eſt le ſeul but que je me propoſe, le ſeul qui me ſoutienne & qui fomente mon zèle, car ma tête ſe charge & ma mémoire commence à ne plus me fournir les faits que je lui demande.

Il faut n'avoir jamais ouvert les yeux ſur la Nature pour nier les influences des différens corps. Tout eſt émiſſion, tranſpiration, reſpiration, exhalaiſon, preſſion dans la Nature. Le Père Lana compare le monde à un alambic; la Nature en habile Chymiſte tire tout de ſon ſein; l'homme eſt lié à toute la Nature; il touche au ſoleil, aux étoiles les plus éloignées, ſoit par leurs émanations directes, ſoit par les corps intermédiaires qui nous les tranſmettent. Elles ſe raſſemblent ſur des foyers ſous un point imperceptible; & ſouvent ſans changer de nature. Le Père Lana pour prouver ce dernier fait ſe ſervit d'une expérience ingénieuſe.

» J'ai pris, dit-il, un aimant fort & vigoureux; j'ai

» brûlé

» brûlé près de lui des paſtilles odoriférantes ; j'y ai ajouté » un corps électrique ; j'ai brûlé encore de l'encens, & » ſur tout cela je poſois à une diſtance convenable une » lame de cuivre ronde & percée au milieu, afin que les » divers écoulemens de ces corps puſſent monter par ce » trou. Tout cela étant fait j'ai vu avec plaiſir que tous ces » différens corpuſcules, quoique mêlés à l'entrée du trou ; » produiſoient ſuivant leur genre des effets conformes à » leur nature ; les paſtilles exhaloient une odeur agréable ; » l'aimant faiſoit mouvoir un aimant de bouſſole, l'ambre » tenoit ſuſpendu un brin de paille, & vers ce trou je » voyois un mêlange charmant de diverſes couleurs qui » brilloient très-ſenſiblement «.

La rapidité des émanations nous eſt démontrée par des analogies irréfutables, par la vîteſſe de la lumière, par celle de notre volonté qui meut l'extrémité de notre corps dans un inſtant indiviſible, par celle des corps céleſtes qui, s'ils roulent autour d'un centre commun, comme on le croit, qui, ſi la matière eſt ſans bornes, ſe meuvent avec une vîteſſe infinie dans un tems borné.

Leur puiſſance nous eſt prouvée par les effets du tonnerre, par ceux de la poudre fulminante ſur l'air qui l'environne, par les coins chargés de vapeurs qui briſent un rocher, par les émanations du ſoleil qui vivifient la Nature.

Leur ténuité l'eſt par mille expériences ingénieuſes. » M. Boyle prit un grain de cochenille qu'il fit diſſoudre » dans une médiocre quantité d'eſprit d'urine, & cette » diſſolution teignit de couleur rouge 264 onces d'eau » très-claire ; ainſi en comptant que chaque once pèſe » 576 grains, voilà 152,064 grains d'eau inondés de cor- » puſcules ſubſtantiels qui ſe ſont ſéparés d'un grain de » cochenille «.

Selon le Père Boscovich » la denſité de la lumière du » ſoleil eſt à celle de l'eau, dans le rapport de la ſeule » unité à l'unité ſuivie, de 75 zeros. La lumière qui eſt » répandue autour du ſoleil à une diſtance de trente-quatre » millions de lieues au moins, ſe renouvelle, ſelon » Newton, environ à chaque demi-quart-d'heure: ſi on » réuniſſoit cette lumière ainſi renouvellée pendant un » million d'années, cette effrayante multitude de parti- » cules lumineuſes, rapprochée par la ſeule diminution » des pores, & ſans aucune compenſation, occuperoit » un million de millions de fois moins d'eſpace qu'un » grain de ſable ordinaire. Et ſelon M. Bouguer la lumière » de la lune eſt 300,000 fois plus poreuſe que celle » du ſoleil, & peut être par conſéquent renfermée dans » un eſpace 300,000 fois moindre.

» Newton diſoit que ſi l'on rapprochoit toute la matière » de l'univers en excluant tous les pores, on n'eſt pas » aſſuré qu'elle occupât un pouce d'étendue.

» Le Père Boſcovich ſoutient que les atomes ou pre- » miers élémens du corps n'ont aucune dimenſion, que » ce ſont des points rigoureuſement mathématiques ". Réduiſez le point de Newton à l'atome du P. Boſcovich, & concluez.

On a détruit toutes les objections qu'on pouvoit faire contre la marche non interrompue de ces émanations, & ſur les obſtacles que les milieux peuvent leur oppoſer. Les Doreurs diſent qu'il s'exhale des parties ſi ſubtiles du mercure qu'elles blanchiſſent les pièces de monnoie qu'ils mettent dans leur bouche. L'aimant fait mouvoir des aiguilles de fer à travers des corps compactes; l'agitation la plus forte des airs ne dévie pas les rayons du ſoleil, &c.

D'après ces raiſonnemens & ces preuves inconteſta-

bles, citons quelques exemples, quelques autorités qui les éclairciſſent & les démontrent à l'homme qui veut des faits.

Dieu ſe voyant ſeul (*diſent les Livres Indiens*), & voulant manifeſter à des créatures & ſon pouvoir & ſon excellence, tira du cahos les quatre élémens, créa le ſoleil & la lune, &c... ordonna à la terre de produire l'homme, lui donna une compagne qu'il nomma Parcoutée. Le premier homme s'appelloit Pourous. Ces deux êtres vécurent de fruits. Ils eurent quatre fils. Le premier Brammon, ſecond Cuttery, troiſième Shuddery, quatrième Wyſe. Chaque élément influa ſur ces enfans. Brammon tenoit de la terre ſon caractère mélancholique & ſon eſprit ſpéculatif; Dieu lui fit connoître ſes loix & ſon culte, & lui fit préſent d'un livre ſacré. Cuttery reçut du feu un tempérament martial, un eſprit guerrier; Dieu lui deſtina le commandement des armées, le trône, & l'arma d'une épée, ſigne de ſa puiſſance. Shuddery d'un eſprit doux préſidoit au commerce; Dieu mit une balance entre ſes mains & toutes ſortes de poids à ſa ceinture. Wyſe, dont les conceptions étoient ingénieuſes & ſubtiles, inventa les arts méchaniques, &c.; Dieu lui donna un ſac plein d'inſtrumens propres à ſervir ſon imagination. L'air & l'eau influèrent ſur les derniers enfans de Pourous & de Parcoutée.....

Cette croyance de l'influence des élémens & des aſtres ſe trouve chez tous les Peuples du monde, en Afrique comme dans les Iſles du Japon, chez les Poëtes comme chez les Hiſtoriens. Les remarques qu'on a faites & ſur la manière dont ils opèrent & ſur celle de les détourner ou de ſe les approprier, ſur les moyens d'en connoître les effets, eſt connue de fort peu de Sages.

Le reſte ſe laiſſe entraîner à des calculs, à des combinaiſons matérielles, & ſuit la marche peſante de ces Chymiſtes & de ces Phyſiciens, qui pour connoître l'homme étudient d'abord la forme, la couleur de ſes ongles & de ſes cheveux, & n'arriveront jamais aux grandes connoiſſances. Je conviens que la marche de l'éléphant qui ſonde le terrain à chaque pas qu'il fait eſt plus sûre que celle de l'élan & du renne. Mais s'agit-il de réfléchir, d'examiner quand on veut parcourir en peu de tems un vaſte eſpace. Imitons les Sages qui nous ont précédé, & laiſſant les Euclide & les peſans calculs de la raiſon, ſuivons Moſchus, Jamblique, Artephius & le vol rapide de l'imagination. Dépouillons-nous de l'homme phyſique de Paracelſe, qui ſelon ce grand Philoſophe tire ſon origine d'Adam, pour n'obéir qu'à l'homme inviſible & céleſte qui tire ſon origine des aſtres.

Suivant Ptolémée les influences du Ciel déterminent le tempérament, non qu'elles agiſſent immédiatement ſur le corps des enfans, mais elles donnent des qualités à l'air qu'ils reſpirent à l'inſtant de leur naiſſance.

Hippocrate & Galien ſon Diſciple ſoutiennent que la lune & la matière élémentaire influent ſur l'eſprit, ſur la ſanté, & diſpoſent des jours heureux & malheureux.

Les gens inſtruits ont découvert la qualité de ces influences & les propriétés du foyer dont elles émanent. Celles du ſoleil ſont toujours favorables par elles-mêmes, mais étant reçues par un aſtre trop ſec ou trop froid, ce qui eſt un principe de vie devient, par le mêlange qui s'opère alors, un principe mal-faiſant.

Saturne eſt reconnu pour la plus dangereuſe des planètes; Vénus eſt moins bienfaiſante que Jupiter, Mercure eſt variable, Mars aride & brûlant; mais tous ces corps

différemment frappés du ſoleil dans leur périgée ou leur apogée, ont des influences accidentelles favorables ou dangereuſes.

On ſait que ſuivant les Arabes le Soleil préſide au cerveau, (*V. Agrip. Phil. Occul. L. I. C.* 22.) au cœur, à la moëlle des os, à l'œil droit; Mercure à la langue, aux nerfs, à l'imagination; la Lune à l'œil gauche, &c.

Hermès démontre que les ſept trous de la tête ſont préſidés par les ſept planètes.

Buxtorf (*Lexic. Talmud*) nous apprend la manière dont les aſtres forment le caractère de chaque homme.

Les planètes préſident aux Provinces, aux Empires, aux couleurs. (*V. Agrip. Phil. Occul. L. I. C.* 31.) Mars avec le Bélier gouverne la France, la couleur d'or eſt au Soleil, le verd à Vénus, le blanc à la Lune, &c.

Pour peu qu'on ſoit verſé dans l'étude de la Science, on connoît les vertus des douze maiſons du ſoleil; on entend cette langue divine que les Rabbins ont tant approfondie, & dont les caractères ſont formés d'étoiles brillantes ſur le grand livre du firmament. (*V. Gaffarel Curioſ. Innou. C.* 12 & 13.)

Laiſſons la calomnie qui s'égaye raconter, que de ſavans hommes prédirent qu'un nouveau-né ſeroit Pape, quoiqu'on les conſultât ſur le ſort d'un mulet ſans les avoir prévenu. Laiſſons-la créer des fables ou placer dans la vie des Sages les anecdotes de quelques charlatans, & ſoyons convaincus avec tant de grands hommes que nous avons une immenſe étendue à parcourir; ne décourageons pas cet honnête M. Meſmer dès ſon début dans la carrière.

Croyons aux martyrs du Magnétiſme, & que les retractations même qu'on doit à la foibleſſe humaine n'ébranlent pas notre foi. Galilée perſécuté fut forcé d'avouer que

le monde n'a point d'antipodes. Le grand Agrippa, cet Apôtre de la vérité, a dit : » J'ai grand regret d'avoir » perdu tant de tems & de travail à ces vanités aux- » quelles j'aurois renoncé il y a long tems, ſi je n'avois » été ſollicité par le beſoin de tirer quelquefois du profit » de la folie des Grands, & de fournir abondamment des » illuſions à ceux qui en ſont ſi friands «.

Hobbes appelle les Sciences ſecrettes (*V. Hob. de Homine.*) » un ſtratagême pour ſe garantir de la faim aux » dépens des ſots «. Mais ce dernier étoit d'autant moins fondé à trancher ſur ce grand objet, qu'il croyoit aux démons, aux fantômes, quoiqu'il fût accuſé d'être athée. Je ne peux m'empêcher de citer ici la manière dont cette eſpèce de contradiction eſt expliquée par le plus grand raiſonneur, par Bayle (*art. Hobbes.*). Elle n'eſt pas étrangère à mon ſujet. » Il n'y a point de Philoſophes qui » ſoient moins en droit de rejetter la Magie & les Sciences » ſecrettes que ceux qui nient l'exiſtence de Dieu. ---- » Hobbes croyoit qu'il n'y a pas de ſubſtances diſtinctes de » la matière; or, comme cela ne l'empêchoit pas de » croire qu'il y eût beaucoup de ſubſtances, qui veulent » du bien & du mal aux autres & qui leur en font, il » pouvoit & il devoit croire qu'il y a des êtres dans l'air » ou ailleurs tout auſſi capables de méchanceté, que les » corpuſcules, qui forment, diſoit-il, toutes nos pen- » ſées dans notre cerveau. Pourquoi ces corpuſcules au- » roient-ils plus de connoiſſance des moyens de nuire que » les autres? Et quelle raiſon y a-t-il qui prouve que ces » autres êtres ignorent la manière dont il faut agir ſur » notre cerveau pour nous faire voir un ſpectre, par » exemple «? En admettant le ſyſtême de Hobbes que tout bon Chretien doit condamner, il ſeroit évident,

comme les Anciens l'ont penſé, que les eſprits qui rempliſſent l'air ſont d'une matière impalpable & ſubtile, de la nature de nos émanations ou de notre fluide univerſel; qu'on ne s'étonne donc pas de certains rapprochemens que je haſarde, & que tout être qui n'eſt pas initié doit trouver incohérens.

Si les larves, les eſprits, & le fluide Magnétique étoient de la même nature, ils obéiroient aux mêmes loix, ſeroient ſoumis aux mêmes expériences, &c. &c. &c.

Je promets des faits, & je m'égare dans des diſſertations interminables. Je reviens à mon ſujet. On a cru que les influences céleſtes s'étendoient juſque ſur les choſes que nous nommons morales; on donne à Jupiter l'intendance des Religions; il a produit, dit-on, avec Saturne, la Religion Judaïque, la Caldéenne avec Mars, la Catholique avec Mercure. V. (*Albumaz de Magn. coniunctio. Lib.* 2, *Traict.* 1.)

L'homme né ſous le ſigne des Gémaux, lorſque Saturne & Mercure ſont conjoints ſous le ſigne du Verſeau en la neuvième Maiſon, ſera prophête, dit un Sage. Il ajoute: Celui qui a Mars heureuſement logé en la neuvième Maiſon, chaſſera le diable du corps des poſſédés, par ſa ſeule préſence. Je ne finirois pas, ſi je voulois rapprocher toutes les opinions, citer tous les faits qui confirment l'influence & le pouvoir des aſtres. Si je faiſois intervenir les comètes & les aurores-boréales dans leurs travaux; ſi je voulois expliquer les ſyſtêmes philoſophiques ſur les corpuſcules que Moſchus le Phénicien connut & développa dans ſon (*exeatir fanis*) longtemps avant Leucippe, Démocrite, Epicure, & ſi je voulois citer ceux qu'on ſuppoſe être les Inventeurs de la ſcience; les Zoroaſtre, les Oſtanés, les Chilons, Abraham, Adam qui, dit-on, pré-

dit le déluge, les Anges qui l'apprirent de Dieu même, & qui le communiquèrent aux Patriarches, & cette double loi, que Moïſe reçut au ſommet du Mont-Sinaï, l'une, ſuivant la lettre qu'il fit connoître au Peuple, l'autre, ſelon l'eſprit qu'il ne communiqua qu'aux ſoixante-dix Sages d'Iſrael. Si mon but étoit de publier ce que je peux ſavoir ſur le Magnétiſme ou ſur la ſcience en général; ſi je n'avois pas le deſſein pur & ſimple de prouver qu'on doit, loin de le contrarier, laiſſer agir M. Meſmer, & favoriſer les découvertes qu'il commence à faire, je m'étendrois encore ſur les nombres & les ſymboles, ſur les rapports des lettres & des voix, ſur les moyens terraqués, aqueux, ignés, aériens, qu'on a nommés gnomes, ondins, ſalamandres, ſylphes, ſur le ſel céleſte, ſur l'amianthe, &c. &c.

Je ne ſais quels objets ſaiſir; mille faits, mille raiſonnemens ſe préſentent à mon imagination; il ſemble qu'un millier d'eſprits m'inſpirent, m'agitent, & m'aident dans mon travail; l'ordre que j'ai ſuivi me gêne & me contraint; tous les tems, les lieux, & les eſpaces, ſe rapprochent; tous les ſyſtêmes des Philoſophes ſont ſous mes yeux; j'entens l'harmonie de Pytagore, je vois les maſſes particulières réunies par une force ſecrette, que les anciens nommoient ame du monde; les Stoïciens ſoupçonnent un feu pénétrant, qui forme les liens de l'Univers: Platon l'appelle une ſubſtance qui ſe remue par elle-même; Epicure lui donne le nom de Dieux, Pytagore celui d'un nombre. Les Prêtres du Temple de Saïs en Egypte diſoient de ce feu, ſous le nom d'Iſis, *je ſuis tout ce qui a été, ce qui eſt & ce qui ſera, perſonne encore ne m'a connu.* Protagoras » lui ſuppoſoit deux ſortes de mouvemens, l'un » actif, l'autre paſſif, tous deux infinis en quantité, &

» qui produiſoient à chaque inſtant, par leur choc & par » leur rencontre, les ſenſations & les objets ſenſibles. Il » alléguoit ſur cela l'exemple de la vue : la couleur n'eſt, » diſoit-il, ni dans les yeux, ni hors des yeux; mais elle » ſe forme dans l'inſtant où l'œil ſe meut à l'occaſion » d'un mouvement qui vient de le frapper; du concours » de ces deux mouvemens naît la couleur qui ne peut être » ni ce qui frappe, ni l'œil qui eſt frappé; mais quelque » choſe qui eſt le milieu, & qui réſulte de deux mouve- » mens oppoſés. Il ajoutoit qu'il ne falloit employer les » mots d'êtres & d'exiſtence que pour s'accommoder à la » foibleſſe humaine, & qu'il n'y a point d'exiſtence réelle & » abſolue «. Ce que l'imagination de Protagoras enfante, eſt le réſultat des calculs de Newton & du P. Boſcovich : concluez.

Les Philoſophes Chinois, dit M. Freret, ne mettent aucune diſtinction réelle entre les différentes ſubſtances, dont l'aſſemblage compoſe l'Univers : ainſi, à prendre ce mot de ſubſtance à la rigueur, & au ſens que lui donne notre philoſophie, ils ne reconnoiſſent aucune ſubſtance : ſelon eux, tous les êtres particuliers n'ont qu'une même exiſtence, à laquelle ils participent tous également, & qui eſt incapable d'augmentation & de diminution, c'eſt-à-dire, infinie & inaltérable. La force par laquelle chaque être exiſte ne lui eſt point propre; il n'eſt point indépendamment des autres : mais ſon exiſtence eſt néceſſaire; il ne peut jamais être ni produit ni détruit. Dans le ſyſtême Chinois tout eſt éternel; rien ne commence ni ne ceſſe d'exiſter. Ce que nous appellons générations & deſtructions, ne ſont pour ces Philoſophes que des changemens de modifications & de rapports, ou plutôt ce n'eſt autre choſe que la manifeſtation, le développement de quelques propriétés de l'être qui ſe découvrent à nous, ou ceſſent de nous

être connues. Lorſque les propriétés nous deviennent ſenſibles, nous diſons qu'elles ſont produites, qu'elles commencent d'exiſter. Lorſque nous ne pouvons plus les appercevoir, nous diſons qu'elles ſont détruites : cependant, ſelon la philoſophie des Chinois, il ne leur arrive d'autre changement dans ces occaſions, que celui qui ſurvient à un objet, lorſque nous tournons les yeux ſur lui, & que nous l'enviſageons : il ſe produit à la vérité une nouvelle perception de notre eſprit ; mais il ne ſe paſſe aucun changement réel dans l'objet ; ſeulement de non apperçu qu'il étoit, il devient apperçu.

Ainſi, parmi un nombre infini de propriétés contenues également dans l'être, tantôt nous ſommes affectés par ſon étendue, par ſa mobilité, ſa ſolidité, ſa couleur & ſa figure, alors nous l'appellons corps & matière ; tantôt nous y mettons une force motrice, & c'eſt ce que nous nommons un être vivant ; tantôt enfin, nous croyons y appercevoir du ſentiment, de la volonté, de la penſée, alors nous lui prêtons une ame & un eſprit. Dans le ſyſtême Chinois, ces diverſes propriétés, quoique diſtinguées entr'elles par l'idée que nous en avons, & par l'impreſſion qu'elles nous cauſent, ne le ſont nullement quant à la réalité de leur être, puiſqu'elles exiſtent néceſſairement avec une infinité d'autres, & qu'elles participent toutes également à une ſeule & même exiſtence infinie & inaltérable.

Anaximandre, Diſciple de Thalès, ſoutenoit que l'infini, cauſe de la génération & de la corruption de toute choſe, produiſoit, détruiſoit, reproduiſoit les mondes dans un travail éternel : qui peut nier que l'exiſtence abſolue des Chinois & l'infini d'Anaximandre ne ſoient notre fluide univerſel.

Plutarque parle d'un Vieillard Indien, qui paſſoit tout ſon temps à la contemplation de l'univers, & qui après avoir demeuré dans la compagnie des Nymphes & des Génies, ſe trouvoit un ſeul jour de l'année ſur les bords de la mer Erythréene, où les Princes & les Rois venoient le conſulter. » Il enſeignoit, comme Petron d'Himere en » Sicile, qu'il y avoit cent quatre-vingt trois mondes; » que les mondes étoient rangés en forme de triangle; » de ſorte que ſoixante mondes occupoient chaque côté; il » y en avoit un à chaque angle; ils tournoient tous en » rond. L'aire du triangle étoit le foyer commun de toutes » choſes, & la demeure de la vérité: là étoient auſſi les » raiſons, les idées & les exemplaires de tout ce qui a été » fait & de tout ce qui ſe fera. Ce Philoſophe ne don- » noit aucune preuve, aucune raiſon de ce qu'il avançoit: » on l'écoutoit, dit Plutarque, comme les Prêtres qui » expliquent les myſtères & les cérémonies des ſacrifices.

Après avoir montré les traces du Magnétiſme dans le Ciel, dans l'Univers, chez tous les Peuples & chez les plus grands Philoſophes, ſuivons les exemples particuliers qui peuvent nous le faire voir ſur la terre, dans les plantes, les animaux, les métaux, & chez quelques Individus peu connus. Je ne parlerai pas des Dieux & des Oracles du Paganiſme, les faits qui les concernent ſont trop connus. Je ne ferois que répéter ce qu'on nous a dit dès l'enfance; je les cite ſeulement pour qu'on ſe rappelle combien de traits on pourroit raſſembler, tous à l'appui du Magnétiſme.

Les Pſylles (*ſelon Strabon*) habitoient au midi de la Cyrénaïque, dans les climats brûlans, qui ne produiſent que des ſerpens. Au milieu de ces monſtres, les Pſylles, s'il en faut croire preſque tous les Anciens, vivoient ſans

alarme & ſans dangers ; » ils n'avoient rien à craindre des » céraſtes même, c'eſt-à-dire, des ſerpens les plus dan- » gereux ; ſoit ſcience naturelle, ſoit ſympathie ; ils en » étoient ſeuls reſpectés. Tel étoit leur aſcendant ſur tous » les reptiles, que ceux-ci ne pouvoient pas même ſoute- » nir leur préſence. On les voyoit tout-à-coup tomber dans » un aſſoupiſſement mortel ou s'affoiblir peu-à-peu juſqu'au » moment où les Pſylles diſparoiſſoient ; ils guériſſoient » les morſures de ſerpens avec leur ſalive ou même par un » ſimple attouchement (*Voyez Plin. Lib. 7. c. 2.*)

Telles étoient les connoiſſances de ces Peuples du Magné- tiſme, du fluide univerſel, & de l'art de les diriger, con- duire ou repouſſer ; qu'au rapport d'Hérodote (*Lib.* 4.), indignés de voir leurs ſources deſſéchées, ils réſolurent dans un conſeil général de la Nation, de faire la guerre au vent du Midi ; ils marchèrent en effet pour l'attaquer.

» L'écriture nous fournit des preuves inconteſtables, dit » M. l'Abbé Souchet, qu'il y avoit des hommes qui char- » moient les ſerpens ; c'eſt ſur cela, comme le remarque » M. Dacier, qu'eſt fondée la menace que Dieu fait à ſon » peuple, de lui envoyer une ſorte de ſerpens qui n'obéi- » roient point aux enchanteurs. Mais que penſer, ajoute le » même Abbé Souchet, du bois de couleuvre dont parle » Scylax, & qui, ſuivant les relations modernes, préſerve » de la morſure des ſerpens les Inſulaires, qui en portent » les morceaux ? du Muſc qui, ſelon les Auteurs des Let- » tres édifiantes, produit le même effet à l'égard des Chi- » nois ; du Dictame de Virginie, qui tue les ſerpens à » ſonnettes de l'Amérique ; de l'herbe que Ludolphe appelle » dans ſon Hiſt. d'Æthiopie Aſſazoë, dont il ſuffit de » manger la racine pour marcher ſans péril au milieu » des hydres & des cherſydres, pour les toucher impu-

» nément, & s'en faire même des colliers; & de la Vi-
» perine ou ſcorſonère, dont le ſuc guérit la morſure des
» ſerpens.

Les Marſes qui habitoient cette partie de l'Italie qu'on appelloit Ducato di Marſi, s'attribuoient les mêmes vertus que les Pſylles, & pratiquoient auſſi les mêmes cérémonies; ils employoient, comme eux, des ſignes & des paroles dans leurs conjurations.

Les Tentyrites, Peuples de très-petite ſtructure, mais très-adroits, étoient aux crocodiles ce que les Pſylles étoient aux ſerpens; ils n'en étoient jamais bleſſés. Sur la côte d'Afrique, dans l'Inde & dans l'Amérique, j'ai vu des hommes ſe vanter d'avoir cet empire ſur les animaux.

Suivant Agrippa (*Philoſ. occult. Lib.* 1. *ch.* 13.) le foie d'un caméléon brûlé par les extrémités, excite les pluies & les tonnerres. Le même Auteur aſſure que la peau de l'hyene rend invulnérable.

Pline (*Lib.* 32. *c.* 5.), dit : *Harundine transfixâ naturâ per os, ſi ſurculus in menſtruis defigatur à marito, adulteriorum tædium fieri.*

Un cœur de taupe mangé tout crud & encore palpitant, donne le don de prophétie & la faculté d'opérer des prodiges. (*Voyez Plin. L.* 30. *c.* 3.)

Un anneau dans lequel on fait enchâſſer l'œil droit d'une belette, empêche le nouement de l'aiguillette. (*Voyez ſolid. Thre. p.* 14.)

On nous a dernièrement donné dans tous les Journaux des diſſertations très-bien faites; le réſultat d'obſervations ingénieuſes ſur l'arrêt du chien de chaſſe, ſur celui d'une couleuvre ſur un crapaud, de la vipère ſur le pinçon, ſur la ſouris; de celui du brochet ſur le brocheton, qui démontrent, ſans que je multiplie les exemples,

l'influence, la ſympathie, l'anthipathie, le magnétiſme enfin ſur les animaux. Mais les Anciens plus inſtruits ſur cette matière, ont prodigieuſement étendu leurs facultés réſultantes du Magnétiſme.

Une troupe de corbeaux ſervirent de guide aux Macédoniens, pour traverſer, ſans s'égarer, les ſables de la Lybie. Califthène rapporte qu'ils les rappeloient la nuit par leurs croaſſemens, quand ils s'arrêtoient.

Suivant Tite-Live (*Lib.* 35.), un bœuf à Rome, prononça diſtinctement. *Roma, cave tibi.* Suetone (*in Domit.*), rapporte qu'une corneille prédit dans le Capitole la mort de Domitien.

La révolution de Tarquin & le changement de l'état Monarchique de Rome en République, furent pronoſtiqués par un chien *qui parla*, & par un ſerpent *qui aboya.* (*Voyez Pline, l.* 8. *cap.* 41.)

Ammian Marcellin (*lib.* 27, *c.* 3.) raconte que dans la ville de Piſtoie, à la troiſieme heure du jour, un âne monta dans la Tribune aux harangues. Il ſe mit à braire, les habitans effrayés, conclurent qu'ils étoient menacés de quelques funeſtes évènemens. Je ne m'appuierai pas de l'autorité d'Homere qui fait parler des chevaux; les Poëtes ſont ſuſpects, je n'ai recours qu'à des Hiſtoriens. Je ne cite que des Philoſophes. On pourroit m'objecter ici que les faits que je rapporte ont été produits par le démon qui vouloit répandre l'idolâtrie chez les anciens; mais cette opinion a trop bien été renverſée par Vandale, par Baile, & M. de Fontenelle, pour qu'on en faſſe mention & qu'on s'arrête à la combattre de nouveau. D'ailleurs, il eſt prouvé, je crois, que les démons larves, eſprits de l'antiquité, n'étoient que les opérations du Magnétiſme, auxquels on prêtoit les noms de Mars, de

Vénus, de Jupiter, & ſur-tout de Pluton. Je ne peux achever ce Paragraphe ſans faire voir juſqu'où des Sages ont porté l'intelligence Magnétique des animaux. Pontus de Thiard, Evêque de Châlons, dans ſes Diſcours Philoſophiques en 1587, dit » le formis ſe repoſe au deffault de la lune, » de laquelle ſentant le neuvième jour, être malheureux, » ce jour ne ſort jamais hors de ſa formilière. Le ſcarabée » ou eſcargot ayant donné forme à ſes petites boules, » compoſées de fiente de bœuf ou d'aſne, les enterre » par l'eſpace de 28 jours, terme que la lune prend à » courir les douze ſignes du Zodiaque, & le vingt-neuf » ſort de ſon nid, & les roulant leur fait repréſenter » le mouvement du Ciel, les tournant d'Orient en Oc- » cident, puis à l'imitation des planettes, les retourne » de l'Occident contre l'Orient, & ce avec trente petits » pieds, deſquels il eſt armé pour nombre pareil aux trente » degrés de chacun des douze ſignes, &c. «.

Si nous cherchons le Magnétiſme dans les plantes, des milliers de faits ſe préſentent à la mémoire.

Démocrite dit qu'il y a des plantes d'une telle force, d'une telle vertu, qu'elles ſervent à l'évocation des Dieux, & à faire confeſſer aux coupables, ce que la queſtion la plus rigoureuſe ne leur feroit pas avouer. (*V. Plin. lib.* 23, *c.* 17).

Juba, Roi de Mauritanie, aſſure que certaines plantes ont la vertu de reſſuſciter des morts. C'eſt la croyance d'Agrippa Phil. Occult. (*lib.* 1, *c.* 38).

On attribue pluſieurs vertus magiques à la mandragore. Un des chefs d'accuſation contre la Pucelle d'Orléans, fut de porter cette plante ſur elle. (*V. du Haillant, Proc. de la Puc. d'Orl. Hiſt. de Carles VII.*)

On connoît les effets que le ſelage produiſoit ſur nos

pères, on ſait avec quel ſoin les Druides le cueilloient *en croiſant les bras*, de peur de nuire à la vertu de cette plante.

Qui ne ſait les effets du nephentés qui chaſſoit l'ennui, portoit à la gaité, rendoit heureux ceux qui buvoient ſon ſuc.

L'occimum ou baſilic rend fou, l'hellébore eſt ſon antidote. L'opium des Aſiatiques produit l'effet que Pline accorde à l'herbe nommée doricnium. Si vous en prenez une doſe médiocre, vous jouiſſez d'un bonheur complet; eſt-elle trop forte, vous devenez furieux. Les Chinois & les Japonois, les Nègres & les Tartares, les Sauvages du Nord de l'Amérique & les Ethiopiens, croient à la vertu Magnétique & Médicale des plantes. La bugloſe, ſurnommée euphroſine, mêlée au vin, accroît la vivacité de l'eſprit. L'hierre, la juſquiame & l'hiene magique, troublent l'entendement, &c.

Cherche-t-on le Magnétiſme dans les pierres? Avicenne vous apprendra que la pierre galériate qui ſe trouve en Lybie & dans la Bretagne, a la faculté de faire connoître la chaſteté d'une femme; coupable, ſon influence lui donne la mort.

Glycas, rapporte (*part.* 2.) que Simon le Magicien changeoit les pierres en pain.

On dit Qu'Appollon donna au Troyen Hélenus, le vrai ſiderites Hélenus que d'autres appellent ophités, pierre qui a le don de la parole; quand Hélenus vouloit employer la vertu de cette pierre, il s'abſtenoit pendant vingt-un jours du lit conjugal. Il ſe purifioit, l'enveloppoit, la portoit ſur ſon ſein. Il l'en arrachoit, & faiſoit ſemblant de la jetter, la pierre alors faiſoit entendre une voix d'enfant, & répondoit à ſes demandes; elle prédit les malheurs de Troie.

Je

Je ne parlerai pas de l'aimant, tout le monde en connoît les propriétés annoncées par les Phyſiciens, le reſte de ſes propriétés ſera plus connu dans la ſuite. Je rapporterai ſeulement que *Jean-Frédéric Herward*, ne voyoit qu'aimant dans toute la nature, & ne regardoit toutes les fables de la Mythologie que comme autant de ſymboles, ſous leſquels la bouſſole étoit déguiſée.

Les bœtyles qu'Iſidore, Aſclépiade & le Médecin Euſebe diſent avoir vues, étoient des pierres de figure ronde d'une groſſeur médiocre. Elles avoient des lignes gravées ſur leurs ſurfaces, que Damaſcius appelle des lettres, elles répondoient à ceux qui les interrogeoient par un léger ſifflement qu'Euſebe & les initiés ſavoient interpréter. Quelques Ecrivains ont ſoutenu que les bœtyles n'étoient que de l'aimant.

Damaſcius, cité par Photius, dit qu'on trouvoit ces pierres ſur le Mont Liban, elles voltigeoient dans l'air & deſcendoient enflammées ſur la terre. Iſidore apprit à ſes Diſciples que les bœtyles qu'ils croyoient être l'organe des différentes Divinités, n'étoient animées que par certains génies mitoyens entre les bons & les mauvais. Comme la fable & l'imagination des Poëtes ſe mêle à tout, Sanchoniaton prétend que le Dieu Cælus inventa les bœtyles. D'autres ont cru que cette pierre étoit celle que Saturne avala croyant avaler Jupiter.

Bochard cherche un rapport entre les bœtyles & la pierre de Jacob. Le nom bethel que Jacob donne à la pierre ſur laquelle il fit ſon fameux ſonge, & qu'à ſon réveil il arroſa d'huile, ſert ſon opinion.

On pourroit ranger dans la claſſe des bœtyles, les pierres de Vénus Paphienne, d'Appollon Carinus, de

Jupiter Milichius, la pierre de Cibele, le Jupiter Lapis, preſque toutes tombées du Ciel.

Je ne dirai rien de l'urim thummim, pour ne pas mêler le ſacré au profane.

Alexandre de Mynde ſoutient que les Gorgones n'étoient point des femmes, mais des monſtres, qui, par leurs regards métamorphoſoient les hommes en pierre; » on découvrit un de ces animaux dans le temps que » Marius faiſoit la guerre en Afrique. Quelques ſoldats » Romains ayant apperçu une Gorgone, & l'ayant priſe » pour une brebis ſauvage, fondirent ſur elle; elle releva » ſon énorme crinière, & d'un ſeul regard elle les tua » tous «.

Pindare, (*Odes pythiques* 10.) dit » Perſée revint en » tenant à la main la tête horrible de Méduſe, d'où » pendoient de longues boucles de ſerpent, & portant » dans tous les lieux où il paſſoit une mort de pierre «.

Ovide aſſure que le corail eſt une production du ſang de Méduſe; je n'ai pas vu d'enfant ou de Négreſſe à l'Amérique qui ne portât comme préſervatif, comme la cauſe d'une émanation ſalutaire, des morceaux de corail au col.

Je n'entrerai pas ici dans le détail que je pourrois me permettre ſur la compoſition des ouinga des Nègres. C'eſt une eſpèce de ſachet taliſmanique, dans lequel entrent les trois règnes de la nature, le végétal, le minéral & l'animal. Ils préfèrent la chair humaine, le ſang de bouquetin, la limaille de fer, les feuilles de tamarin, ils y joignent des pierres concaſſées & ſur-tout du corail. Ils ſe ſervent pour guérir les hémorrhoïdes d'une graine que nous portons à nos montres en France, fort reſſemblante

aux fèves de pytagore, ſans que nous en ſoupçonnions la vertu.

Le P. Labat rapporte, d'après Paul Lucas, que des femmes de Moneſta, près de Tunis, pourſuivent les lions avec des bâtons & des pierres & leur font lâcher leur proie. Croit-on que ſans Magnétiſme, une femme timide & ſes pierres produiſiſſent cet effet ſur le plus terrible & le plus courageux des animaux.

Nyendal (*pag.* 465.) dit que la plus grande fête du Benin eſt celle du corail, mais on ne lui en expliqua jamais la myſtérieuſe origine.

Les Nègres de Loango, quand ils voyagent, ſe chargent d'une douzaine de livres de petites pierres, & croyent diminuer par-là le poids de leurs armes & de leurs proviſions.

Le P. Lecomte qui ſoutient que les Chinois ſoint Athées, dit qu'ils ont un tel reſpect pour la pierre d'aimant qu'ils l'encenſent continuellement, & lui offrent des viandes & des fruits dont les émanations ſans doute entretiennent ſa vertu.

Nous ſavons ſur le témoignage d'Ariſtote, (*de anima*, *l.* 1, *c.* 2.) que Thalès, le plus ancien Philoſophe de la Grèce, a parlé de l'aimant.

Onomacrite qui vivoit dans la ſoixantième olimpiade, duquel il nous reſte, dit-on, quelques Poéſies ſous le nom d'Orphée, parle de l'aimant ſous le nom de (Μαγνήτης.) *Magnéſtès*.

Kircher trouve dans le Talmud, que les veaux de Jéroboam étoient ſuſpendus par les forces combinées de différens aimans. Je me rappelle le conte de cet homme, qui voulant renouveller les rêveries anciennes, ſoutînt qu'il croyoit à la métempſicoſe, & qu'il ſe rappelloit

d'avoir été le veau d'or : une Dame lui dit, & ſon mot pourroit s'appliquer aujourd'hui, M. n'a perdu que ſa dorure. — On ſe ſouvient du tombeau de Mahomet ; de la Statue du Soleil ; du Temple de Sérapis ; du Bellerophon à cheval, quatrième des merveilles du monde ſelon Beda ; du Mercure de Trèves ; de l'Urne de Saint-Paulin, ſur leſquels le même effet avoit lieu.

Marbodæus aſſure qu'une pierre d'aimant, placée ſous le chevet d'une femme par ſon mari, l'en fait ſortir avec violence quoiqu'endormie, ſi elle a forfait à la foi conjugale. Les Caciques avoient trois pierres qu'ils conſervoient ſoigneuſement, l'une faiſoit croître les grains, l'autre procuroit aux femmes une heureuſe délivrance ; la troiſième produiſoit le beau temps & la pluie.

Je pourrois parler du caaba, des gamahès, & de cette fameuſe pierre blanche de l'Alcoran, ſur laquelle un bœuf ſoutient le globe de la terre, la tête conſtamment tournée à l'Orient & la queue à l'Occident. Mais quelques faits bien conſtatés prouvent autant une vérité que tous les exemples entaſſés, ſouvent pour faire parade de ſon érudition, & dont la chaîne & les rapports ne ſont pas clairs pour tous les eſprits.

C'eſt ſur-tout dans les métaux, qu'éclate la puiſſance du Magnétiſme ; ils ont la faculté d'attirer, de réunir, d'accumuler, de répandre le fluide univerſel : auſſi, quoique d'autres ſubſtances ſoient propres à cet uſage, quoique les bâtons de Pan, de Jacob, la verge d'Aaron, le lituus Augural, les croſſes Egyptiennes, la baguette divinatoire, la verge ardente, la verge ſupérieure, la verge tranſcendante, &c. ſoient employés par des hommes inſtruits, les pointes métalliques ſont d'un uſage plus général : rappellez-vous, pour en être convaincu, le

ſceptre de Jupiter, le trident de Neptune, la fourche de Pluton, le marteau de Vulcain, les pointes figurées en armes, dont tous les Dieux Tartares, Arabes, Indiens & Japonois ſont armés; ſouvenez-vous du croiſſant des Druides, de la houlette des Bergers, & tant d'autres pointes Magnétiques qu'il eſt inutile de nommer ici.

Les taliſmans, abrakas, & philactères, étoient en général métalliques, la fuſion d'un métal permet de le combiner avec des ſubſtances qu'il s'approprie, l'univers entier peut nous en fournir des exemples. Nous n'examinerons pas ici ſi les métaux ſont le produit de vapeurs condenſées, s'ils ſont le fruit du ſoufre père & du vif-argent mère, s'ils ſont le ſimple produit du feu élémentaire, je deviendrois Chymiſte, Philoſophe ou Sage, & je ne veux être qu'Hiſtorien ou Compilateur : ſaiſiſſons donc les traces de nos émanations, influences, &c. chez tous les peuples & dans tous les climats.

Jacchis, dit-on, fut l'Inventeur des taliſmans, des remèdes cachés contre les douleurs & contre les maladies occaſionnées par le déſordre des élémens. Il vivoit, au rapport de Suidas, ſous Sennyes, Roi d'Egypte, très-long-temps avant Salomon. On ſent que je ne rapporte ces prétendues origines que pour m'accommoder aux opinions communes.

Iſaïe paroît avoir eu en vue les philactéres, quand il reproche aux Caldéens, la confiance qu'ils avoient en leurs enchanteurs.

Théophraſte, au rapport de Plutarque, dans la vie de Périclès, aſſure que ce grand Capitaine avoit un taliſman ſuſpendu au cou.

Pline dit que tout l'Orient regardoit comme tel, le jaſpe verd. L'opinion commune, étoit, dit-il ailleurs, que

Milon de Crotone ne devoit ſes victoires qu'à des pierres qu'il portoit dans les combats.

Le même Ecrivain prête une puiſſance bien vaſte à certains philactères; il dit qu'on ſe ſervoit de l'hématite pour détruire les piéges des Barbares.

Les gens de guerre en Egypte, au rapport d'Elian, ſe ſervoient de figures de ſcarabées pour augmenter leur courage & braver les dangers.

On a cru que ceux qui portoient la tête d'Alexandre en or ou en argent, n'avoient rien à redouter.

Preſque tous les taliſmans étoient fabriqués ſuivant les myſtères de l'Iſle de Samothrace.

On ſait que le caſque de Pluton & l'anneau de Gigès, rendoient inviſibles.

Lorſqu'un Tartare de la petite Bukkarie tombe malade, le Mullah lui vient lire un paſſage de quelques livres, ſouffle ſur lui pluſieurs fois, & lui fait voltiger un couteau fort tranchant autour des joues.

Plan Carpin rapporte que le Prête-Jean vainquit Jenghiz-Khan à la tête de ſoldats de cuivre qui ſouffloient du feu.

Les habitans du Royaume de Loango, prêtent de grandes vertus à leurs Mokiſſos ou Dieux, repréſentés par un bâton ferré.

Le Dieu du mariage chez les Japonnois eſt armé d'un fil de laiton, ſymbole des émanations productives.

L'Oiſeau merveilleux, Phénix de l'Amérique, qui prédit à Montézuma la deſtruction de ſon Empire, avoit ſur la tête une lame luiſante, ſur laquelle étoit repréſentée une nuit avec des étoiles, des ſoldats inconnus & bien armés, s'avançoient du côté de l'Orient en faiſant un carnage affreux de ſes ſujets.

Teſcatilputzà, idole du Mexique, tenoit quatre flèches à la main, ſur ſa poitrine étoit un miroir de métal.

Deux enfans du Soleil, au Pérou, reçurent de leur père un lingot d'or qui les guidoit dans leur marche; ils fixèrent leur demeure dans l'endroit où le lingot s'enfonça dans la terre.

Malgré le témoignage des Ecrivains les plus graves ſur les Philactères, il eſt encore des incrédules : il en exiſta de tous tems. Scaliger rapporte qu'un Aſtrologue fit un taliſman contre les mouches, ſous les aſpects les plus favorables, il y grava les caractères les plus forts, ceux qu'on ſuppoſe les plus puiſſans ſur les enfers. Il n'eut pas plutôt poſé cette figure ſur la fenêtre, qu'une mouche vint s'y placer & la ſalir de ſes ordures. (*Voyez Scalig. ad Card.*)

Scaliger n'étoit pas impartial quand il inventa ce trait plaiſant; il vouloit faire un livre contre Cardan : ſon imagination féconde & ſavante l'aida ſeule dans ce travail. Quel homme de bonne foi pourroit réſiſter à cet aſſentiment de tous les peuples, à cette multitude d'exemples que je viens d'alléguer, & que je pourrois multiplier à l'infini, ſi je ne me preſcrivois pas des bornes. Que diroit-il ſi l'on retraçoit à ſa mémoire ce que l'Aſie nous rapporte de l'anneau de Salomon, de la lampe merveilleuſe, du chandelier des Derviches, & ce que les Norwègiens, les Danois & les Sauvages du Nord de l'Amérique rapportent de leurs Prêtres? Que diroit-il en Afrique, à l'aſpect du dieu Lagoye qui porte au ſommet de ſa tête une pointe de fer & ce myſtérieux croiſſant qu'on voit par-tout? C'eſt à l'aide de ces inſtrumens magnétiques que cette divinité féconde la terre & préſerve ſes adorateurs de tout danger. Ne ſeroit-il pas obligé de ſe rendre, ſi l'on mettoit à ſon doigt une de ces bagues de cuivre rouge que les Malayens,

habitans de l'Afrique, apportent à Juida; elles procurent dans la nuit la plus ſombre l'éclat de deux flambeaux de cire. Mais hélas! entouré de merveilles, l'homme s'obſtine à ne pas croire. Ménandre avoit raiſon de s'écrier : l'ignorance ne voit pas même ce qui frappe ſes regards.

Faudra-t-il mettre au rang des fables ces taliſmans qu'on ſuſpendoit au col des Rois d'Egypte, & qui les éloignoient de toute injuſtice? Ne trouverez-vous pas affreux de ne plus compter ſur ce bel ouvrage de l'art?

Ne croirez-vous pas St. Jérôme (*dans la vie de St. Hilarion, c.* 16); il raconte qu'un jeune homme amoureux alla s'inſtruire à Memphis; qu'à ſon retour il mit ſous la porte de ſa maitreſſe un taliſman qui produiſit chez elle un amour forcené.

Charlemagne ne pouvoit s'éloigner du corps de ſa maitreſſe morte. L'Archevêque Turpin enleva l'anneau qu'elle avoit ſous la langue : l'amour du Prince s'évanouit; mais il ne put quitter l'Archevêque. Celui-ci jetta dans un lac l'anneau taliſmanique; le même charme opéra : l'Empereur ne put abandonner les rives de l'étang. Il y finit ſes jours, & voulut que ſes ſucceſſeurs fuſſent ſacrés dans cet endroit, à Aix-la-Chapelle. Suppoſera-t-ton que ce fait hiſtorique ſoit controuvé?

Un homme qui ne connoîtroit pas l'homme & les cauſes qui déterminent ſes erreurs, devroit, d'après ces faits, s'étonner de voir rejetter les idées douces & conſolantes de ces êtres errans ſur nos têtes qui nous ſoulagent & nous protègent. Il ne pourroit concevoir comment, entouré d'effets dont il ignore les cauſes, de métamorphoſes & de merveilles, le malheureux renonce à l'eſpoir de poſſéder un jour la monnoie de Paſés, le mouchoir magique, les tréſors d'Aboulcaſſem, la ceinture, le cor & la bourſe de Tangut, le chapeau d'Eric, &c.

„ J'écris depuis long-tems, ſans ſonger que la multitude de faits que je raſſemble doit fatiguer ceux qui liſent cette Brochure. Je ſens que tout eſprit futile doit la condamner; elle ne doit pas plaire aux initiés que je ne peux inſtruire : puiſſe-t-elle ſervir les diſpoſitions favorables que je vois germer en France depuis quelques tems; c'eſt le ſeul ſuccès que je puiſſe me promettre.

J'ai parlé du Magnétiſme chez les animaux, dans les plantes, dans les métaux; voyons-le dans les effets de la Muſique “.

On connoît les idées de Pytagore, ſur la Muſique en général : on ſait que ſuivant ſon ſyſtême, des accords parfaits réſultoient de la marche des aſtres : or, comme il eſt prouvé que les aſtres influent ſur l'eſpèce humaine, la Muſique règle nos actions ſur la terre. Elle peut, par ſes ſons, donner du ton à nos nerfs, rétablir l'équilibre dans nos fluides, déſopiler la rate, détruire les aliénations de l'eſprit, & préparer nos corps aux influences bienfaiſantes qui ſoutiennent notre exiſtence.

Les Anciens étoient convaincus qu'elle adouciſſoit les mœurs, humaniſoit les Peuples ſauvages. Ils la croyoient propre à exciter ou à réprimer les paſſions, & même à guérir pluſieurs maladies.

Les Légiſlateurs, dit Polybe, voulant amollir & tempérer la férocité des Arcadiens, les forcèrent à célébrer des Fêtes, dont la Danſe & la Muſique étoient la baſe. Par leur moyen, malgré leur travail manuel, l'auſtérité de leurs mœurs & la froideur de leur climat, ces Peuples ſe polirent inſenſiblement, & ſacrifièrent aux Graces, comme tous les Peuples de la Grèce. Les Cynaïthiens, ſeuls, ayant négligé la Muſique, devinrent ſi barbares, qu'il n'y eut pas de Ville en Grèce où les grands crimes

fuſſent auſſi communs. Ce Peuple malheureux, forcé d'envoyer des Ambaſſadeurs à Lacédémone, fut maltraité par tous les Grecs. Les Habitans de Mantinée purifièrent leur Ville après leur paſſage.

Il ſeroit inutile de répéter ici ce qu'on voit par-tout ſur la Muſique, chez les Peuples ſenſibles de la Grèce. Si les Amphions, les Orphées, les Linus, produiſirent des effets ſi ſurprenans, à l'aide de leurs lyres, montées de trois ou quatre cordes, tendues à vuide, que ne pouvons-nous pas opérer, à l'aide de nos inſtrumens perfectionnés. Si Terpandre appaiſoit une ſédition à Lacédémone; ſi Pytagore éteignit l'amour d'un jeune homme, & le remplaça par la haine; ſi Damon, Muſicien de Milet, arrêta les fureurs d'un fils prêt à commettre un parricide, que ne pourroient pas opérer nos grands Muſiciens, ſur des organes bien diſpoſés, & ſur des imaginations ſenſibles?

On ſait qu'un joueur de harpe, à la Cour d'Eric II, Roi de Danemarck, conduiſoit inſenſiblement ſes Auditeurs du calme des feſtins à la fureur des combats.

Martien Capella aſſure qu'on peut guérir la fièvre par le chant d'une voix mélodieuſe, & qu'Aſclépiade remédioit à la ſurdité par le ſon de la trompette.

Plutarque (*De Muſica. p.* 2099, *Edit. Steph. Gr.*) dit que le Crétois Thalétas, délivra les Lacédémoniens de la peſte, par la douceur de ſa lyre. Il parle auſſi de Maniaques & de Furieux, guéris par le même moyen: Saül doit nous ſervir de preuve dans ce fait.

Apollonius, ſurnommé Dyſcolus, ou le Difficile, dit que la Muſique guérit la défaillance de cœur & l'aliénation d'eſprit, & que le ſon de la flûte eſt un bon remède contre l'épilepſie, & pour la goutte ſcyatique.

Les Sauvages du Canada, les Lapons, les Nègres du Congo, & de preſque toute la côte d'Afrique, guériſſent chez eux pluſieurs maux par certaines ſymphonies, dignes de la groſſièreté de ces Peuples. Toute la Nature s'ébranle aux ſons harmonieux des voix ou des inſtrumens. Sans déclamer avec les Poètes, ſans faire mouvoir les pierres d'Amphion, rendre ſenſibles le Dauphin d'Arion & les bêtes d'Orphée, nous voyons dans les Philoſophes, & les plus graves Hiſtoriens, des preuves de ce que j'avance.

Un Plutarque (qui n'eſt pas celui que nous connoiſſons), parle de certaines pierres faites en forme de caſque, & qu'on portoit en préſent dans le Temple de Minerve Chalcidique à Sparte; elles s'élevoient à la ſurface du fleuve Eurotas au ſon de la trompette, & s'y replongeoient dès qu'on prononçoit le nom des Athéniens. (*Plut. de Fluv.*)

Le Muſicien Eunome étoit repréſenté dans le Céramique avec une cigale ſur ſa harpe, en mémoire de celle qui ſuppléa dans les jeux à la note qu'il ne put tirer d'une corde qui venoit de ſe rompre.

Elian cite l'amour d'un bélier pour une Muſicienne; Pline (*lib. 10, c. 22.*) raconte les amours d'un oiſon pour la joueuſe de guitare Glaucé, qui par ſes talens pour la muſique, avoit encore ſu ſéduire le cœur d'un beau bélier.

Arrian (*Hiſt. indic.*) parle d'un éléphant qui faiſoit danſer en meſure une troupe d'éléphans au ſon des timbales qu'il frappoit. Arrian ſe cite comme témoin oculaire de ce fait, auquel nos concerts de chats & tant d'autres donnent de la vraiſemblance.

Photius a écrit que l'âne d'Ammonius avoit un goût

merveilleux pour la muſique & pour la poéſie, & qu'il laiſſoit les chardons pour un poëme ou pour un air de bravoure. Ce fait ſe répète encore tous les jours. (*Biblioth., cod.* 242.)

De gros ſinges en Egypte (*V. Elian, de anima, lib.* 6, *c.* 10.) étoient inſtruits des lettres, ſavoient danſer, jouer de la flûte; ils compoſoient une troupe de Comédiens, faiſoient payer à l'entrée, & portoient une bourſe à leur côté pour recevoir l'argent. Trop d'exemples nous atteſtent ce fait pour qu'on en doute.

Le Père Pardies (*de la connoiſſance des bêtes, p.* 129.) raconte que des chiens ont appris la muſique, & qu'un d'eux entre autres faiſoit ſa partie avec ſon maître, & parvenoit ſouvent à l'égaler.

Quel prodigieux ébranlement le ſon ne donne-t-il pas à l'air qui l'environne? il diviſe les nuages, pénètre dans les cavernes, agite la ſurface des eaux, émeut les corps à l'uniſſon. La cloche d'Erfurt en Allemagne, s'entend, dit-on, à 24 milles; le bruit du bombardement de Gênes ſe répandit près de Livourne, éloigné de 50 milles. Dans les guerres de 1672, des coups de canon furent entendus, dit-on, à plus de deux cents milles de diſtance.

Caſſiodore obſerve que lorſqu'on chante ſur les bords de la fontaine Aréthuſe, en Calabre, ſes eaux murmurent & bouillonnent. (*Variar. Lect., lib.* 8, *c.* 32.)

Solin (*c.* 5.) rapporte qu'une fontaine de Sicile étoit émue par le ſon des flûtes, au point de ſe déborder.

Malheureux celui qui n'a jamais ſenti les douces influences de la Muſique! Son ame eſt nulle ſans doute: il ne ſourit pas à ſes enfans, à ſa maîtreſſe, à des amis; toute la nature eſt morte pour lui; le ſoleil commence &

finit ſa carrière, féconde la terre, fait exhaler dans l'air le parfum des lilas & des roſes, ſans qu'il ſoit ému juſqu'aux larmes. Le calme & la fraîcheur des nuits, le chant du roſſignol, les doux ſouvenirs des rêveries du matin & des plaiſirs du ſoir ne le bercent pas avant ſon ſommeil. Jamais il ne s'attendrit aux accens des humbles prières. Etre iſolé, ſéparé de l'harmonie générale, il ne participe pas au mouvement qu'elle donne à l'univers; & les atomes qui le compoſent attendent une combinaiſon nouvelle pour s'unir ſans contrainte au ſentiment qu'elle communique à tout.

J'ai voulu vingt fois quitter la plume; mais entraîné par la fécondité de mon ſujet, je la laiſſe courir malgré moi. De nouveaux rapports, de nouveaux effets du fluide univerſel ou du Magnétiſme s'offrent en foule à ma mémoire. Je n'ai rien dit de l'influence phyſique des mots, des nombres & des caractères dont les rapports trop ſubtils paroiſſent s'écarter du Magnétiſme.

Il ſeroit peut-être néceſſaire pour contenter tous les eſprits & montrer tous les chemins que nous devons parcourir un jour, de s'étendre ſur l'Art d'interroger les morts, ſur la Catoptromancie qui n'employoit que les miroirs, ſur la Coſcinomancie qui ſuſpendoit un crible ſur le doigt, ſur la Cephalaïonomancie qui conſoiſſoit les influences à l'aide d'une tête d'âne grillée. Je ne devrois pas rejetter ce que je pourrois dire ſur l'inſpection du creux de la main & ſur ſes directions correſpondantes, & même ſur la Métopoſcopie. Mais on a tant écrit ſur ces matières que les êtres les plus ignorans connoiſſent & pratiquent aujourd'hui tous ces grands moyens du Magnétiſme.

Je regrette de ne pouvoir traiter de la ſympathie & de l'antipathie ſi bien démontrées par des raiſonnemens &

des exemples dans l'Encyclopédie & que l'univers entier nous atteſte. Théocrite s'écrie, (*Idil. 3.*) je ſens le treſſaillement de mon œil droit, je verrai bientôt ma Bergère. Qui doute que cette émotion qui nous fait deviner l'approche de nos amis ou de nos ennemis, ne ſoit le fruit des émanations ſympathiques ou antipathiques des corps. On a vu des frères jumeaux mourir à la mort de leurs frères éloignés, ſentir leurs bleſſures, participer à leurs jouiſſances, éprouver leurs maladies; on a vu des Amans prendre la lune pour foyer de leurs émotions réciproques & de leurs échanges amoureux & magnétiques. Des hommes pleins de force n'ont pu ſouffrir l'odeur d'une roſe ou le voiſinage d'un chat ſans tomber en foibleſſe; la Vénus de Médicis produiſoit cet effet ſur un jeune Eſpagnol. Les abeilles, dit-on, fuient leur ruche, les fleurs ſe flétriſſent à la mort de leur Maître. Camerarius, Froman, Pline & tant d'autres diſent que les plaies d'un homme aſſaſſiné ſe rouvrent dans la préſence du meurtrier. Rappellons-nous le frémiſſement des cendres d'Abailard à l'approche de celles d'Héloïſe & reconnoiſſons dans tous les genres, dans tous les tems les traces de ce fluide qui meut & dirige l'univers dans ſes grandes maſſes comme dans ſes atomes, dans les êtres que nous nommons animés comme dans la matière que nous nommons inerte; la plus petite combinaiſon le meut & le dirige; il ébranle les montagnes, roule les flots de l'immenſe océan, produit les volcans, dirige les aſtres comme il fait errer dans l'atmoſphère l'atome inviſible ou le papillon léger. Balançant toutes les ſphères & tous les cercles il eſt au centre, à la ſurface, il eſt par-tout; nos combinaiſons de dureté, d'impénétrabilité, de meſures ſont nulles pour lui; il ne connoît point d'obſtacle &

de durée; il eſt le rayon ſolaire qui diviniſa Fohi, le Li des Chinois, le Lengue Cherire des Indiens, le Barhala-May-Capal des Iſles Philippines; il étoit ce beau jeune homme qui deſcendit du Ciel tout rayonnant de lumière, & chaſſa les géans de Puerto-Viejo avec des flèches de feu; cette étincelle que les Lapons croient myſtérieuſe & l'emblême du mariage; cette vapeur ignée à l'aide de laquelle Oulefat ſe réunit à ſon Père Céleſte, comme le diſent les Sages des Iſles Palaos.

On le reconnoît dans les vaſes de Siam, qui marquent le flux & le reflux de la mer avec exactitude : dans les ſept fois trois pointes, par le moyen deſquelles les Ombiaſſes de Madagaſcar commandoient aux élémens.

Et dans ces baſſins remplis d'eau, où les Sages de l'Iſle de Sokotra virent trois vaiſſeaux de Vaſco de Gama pénétrans dans les Indes.

Il eſt cette roſée qui s'élève de la montagne de Niemi, & fait le bonheur de ſes habitans.

Il enfanta par l'union des vertus vivifiantes de la terre & du ciel le divin Lan-Tſé, près de la Ville de Lin-Pan; il féconde les Vierges de Nyu-Jin en s'élevant ſur les vapeurs du puits qu'on y révère.

Il croiſe les eſpèces & rapproche les règnes; il produit les plantes animales, végétantes & métalliques qu'on a trouvées dans les Iſles du Cap verd; ces vignes chargées de grappes d'or; & les plantes de Goa, des Iſles Célèbes & de Bornéo, dont les racines & les feuilles ſont le produit de cornes d'animaux enterrées.

Il crée à la voix du Sage des fleurs au milieu de l'hiver, des mangues, des ſapotilles & des palmiers dans les climats de la Sibérie, & les productions du Groenland dans les plaines brûlantes du Mexique.

C'eſt par ſon ſecours que Pyrrhus en promenant ſon doigt ſur les malades, avoit la faculté de les guérir.

Par lui la main ſeule d'Achille put fermer la bleſſure qu'il avoit faite à Thélephe.

Par lui le grand Appollonius reſuſcita des morts, Epheſtion fit ſes miracles. Il agiſſoit dans les doigts de Veſpaſien, quand il guérit un aveugle aux yeux du Peuple Romain. Il étoit dans la liqueur, à l'aide de laquelle Alcibiade ſut rappeler un jeune homme à la vie.

Les Fakirs & les Floridiens, les bras tendus au ciel, s'en pénétrent au lever du ſoleil, &c.

Tout l'Univers eſt plein de ſes œuvres & de ſes merveilles; il eſt par-tout; mais il préfère les heureux climats de l'Orient des ſages, les plaines fécondes & riantes qu'on a déguiſées ſous tant de noms, que les Alchimiſtes, les Cabaliſtes & tant d'inſenſés ont placés dans les déſerts de l'Afrique, à l'Iſle de Ceilan, au midi du Pérou, dans la Floride, qu'ils ont défigurés ſous tant d'emblêmes & de contes merveilleux, & que M. Meſmer, jeune & ſage Ecolier pourra connoître un jour, s'il parvient à lever le voile qui lui cache encore la vérité.

F I N.